LE XXe SIECLE.

XIII.

C'est par le mot *mais*...., croyons-nous, M. l'Editeur, que nous avons terminé ou plutôt suspendu le dernier chapitre. Car il y a des *mais* partout, dans toute question et dans tout problème, c'est-à dire des doutes, des objections et des oppositions. Les *mais* sont souvent des observations ou des réflexions qui vous remettent dans le chemin perdu ou même qui vous empêchent de perdre votre chemin. Aucune langue ne peut avoir de conjonction plus philosophique et plus précieuse que la conjonction adversative *mais*.

Mais ne nous éloignons pas de notre sujet, et rappelons-nous que c'était de *République* et de *Liberté* que nous parlions, sans avoir tout dit ce qu'il fallait dire. Est-ce toujours permis, et la crainte de l'erreur n'est-elle pas elle même salutaire?

En tout cas, cette République, pour laquelle il importe de manifester sa préférence, puisqu'elle est ou doit être la forme la plus convenable de la liberté et de la démocratie pour les peuples modernes, et qu'il faut ordinairement lui reconnaître une mesure plus large pour la justice et sa distribution, n'est pas nécessairement la perfection à laquelle l'esprit aspire, et votre république, parfois oligarchique et parfois démagogique, peut contenir bien des erreurs, bien des iniquités et peu d'ordre social véritable. La révolution n'y est point sans aliments, et ce n'est pas toujours l'évolution pacifique qui y joue le rôle du bien. Nous savons ce que fut Florence, avec son *peuple gras* et son *peuple maigre*.

Il faut également, en matière de gouvernement et de politique, s'entendre sur ce que doit être la liberté politique, civile et sociale, et voir dans quelle mesure personnelle elle est raisonnable, juste et nécessaire. Car l'on pourrait bien, en ne la soumettant point à la règle sage et en ne lui donnant pas les limites voulues, en faire le droit de la force et du plus fort, sinon du plus habile, du plus rusé et du plus dangereux.

Cette liberté, comme beaucoup trop le croient encore, soit qu'ils en soient privés soit qu'ils en jouissent exceptionnellement, n'est pas le droit de tout faire par la révolution ou par le privilège que la législation vous accorde ou vous ménage. Ce droit, qui n'en est véritablement pas un, se ressemble beaucoup dans les deux extrêmes sociaux et pourrait bien n'être que le même, avec la différence que le révolutionnaire se justifie par l'autre et que l'autre attire souvent la colère qui le frappe.

En vérité, l'on a défini la liberté bien des fois, toujours assez imparfaitement du reste, et d'une façon incomplète, chacun définissant volontiers la liberté pour soi-même, pour son propre usage et selon son sentiment. Jamais mot de la langue humaine n'a eu plus d'étendue et n'a été soumis à plus d'interprétation, à plus de jugements et à plus de formules. Et cela continuera longtemps encore dans la vie des hommes et dans la grande œuvre sociale de l'humanité. Mais si le moraliste peut affirmer *à priori* qu'il n'y a pas de droits possibles et véritables sans devoirs correspondants, et que la liberté, tout en étant naturelle par son besoin et en vue de la destinée humaine, doit être méritée, affirmée et assurée dans la règle du vrai, du juste et du bien, autrement elle ne serait plus la liberté, nous pouvons dire pareillement, sous forme d'axiome, presque sans crainte de nous tromper, sans pouvoir toutefois tracer la ligne exacte et précise, que la *liberté finit où commence la licence*.

Mais où donc cette *licence*, que nous nous accordons d'autant plus volontiers que le mot signifie *permission* et que le *licet* latin permet et autorise, commence-t-elle bien elle-même, et ne serait-elle point, comme tant d'autres choses au monde, et parfois sous la forme la mieux ordonnée, avec toutes les apparences de la légalité, un état social et civilisé auquel nous ne ménageons point notre respect? Toute licence n'est pas rigoureusement brutale et grossière, et notre civilisation moderne, par plus d'un côté, est vraiment trop polie et a véritablement trop d'éducation pour permettre à la licence d'avoir un aspect repoussant.

Qu'importe, et dût l'aphorisme paraître redoutable!

"Si la liberté finit où commence la licence, la licence commence où commence l'exploitation de l'homme par l'homme."

XIV

—Mais, dira-t on, les législations les plus sages et les gouvernements les plus justes, respectant les droits et la liberté des gens, peuvent-ils s'opposer bien sérieusement et d'une manière efficace à l'exploitation de l'homme par l'homme, et cette exploitation, dont le socialisme a fait un gros mot et un mot de bataille, n'est-elle pas plutôt une loi naturelle?

L'homme, selon sa science ou son ignorance, sa puissance ou sa faiblesse, étant celui qui commande à celui qui obéit, et ne pouvant jamais invoquer une égalité parfaite de forces et de moyens, n'a-t il pas toujours été et ne sera-t-il pas toujours, comme tout être en ce monde de lutte pour la vie, un être parfaitement ou naturellement exploitable? Et qui donc, parmi les plus forts et les plus puissants eux-mêmes, n'est jamais exploité ou n'est pas la victime de ses propres exploits? Le vrai nom du *travail* est exploitation, et l'exploitation en tout s'autorise de mille moyens ou de ceux qu'on possède. Le génie même consiste à en inventer. Et serions-nous entrés dans l'ère du positivisme pour penser autrement, et si le sentiment lui-même est une valeur ou une vertu, convient-il qu'on ne l'utilise pas ou qu'on ne l'exploite point?

Car l'on raisonne ainsi, tout en se croyant grand, surtout en se croyant grand.

Nous ne souscrivons pourtant pas à cette doctrine qui mène très loin, qui n'est aucunement chrétienne, qui n'a rien de vraiment social et dans le fond de laquelle vous ne trouvez certainement ni progrès moral ni justice. Et si vous la disiez américaine, parceque ce mot sonne bien à cette heure, nous n'en voudrions pas davantage. Mais elle n'est pas plus américaine qu'anglaise. La France ne l'honorera jamais.

Et nous affirmons et devons affirmer pour tous que cette doctrine, à laquelle on donne au besoin la liberté pour base ou pour mensonge, a quelque chose de souverainement cruel et criminel. La justice n'y est pas. L'exploitation de l'homme par l'homme, dont on ne voit jamais la profondeur, est une condamnable iniquité, et toutes les splendeurs de votre civilisation actuelle, avec d'autres magnificences encore, d'autres merveilles à éblouir les yeux ne la justifient pas. En admirant la grandeur et la hauteur des Pyramides muettes, tout en demandant à quoi elles peuvent maintenant servir, même avec des Anglais pour maîtres, nous n'avons pas le droit d'admirer l'esclavage qui les a construites et d'être indifférent au sort des victimes qui les ont élevées.

Aussi, sans remonter aux Pharaons, parlant tout simplement des législations présentes et des meilleurs gouvernements actuels, ayant également foi au progrès qui réalise le mieux et le juste, et ne le voulant plus, si c'est possible, révolutionnaire, violent et sanglant comme il a été obligé de l'être tant de fois dans le passé, nous pensons, chrétiennement et socialement—car ces deux mots sont frères—que le grand souci des législations et des gouvernements démocratiques ou dignes de ce nom est d'amoindrir de plus en plus, jusqu'à sa suppression possible, la coupable et antisociale exploitation de l'homme par l'homme. Et pourtant la femme serait-elle oubliée dans le pacte d'affranchissement.

Autrement, ces législations et ces gouvernements seraient-ils réellement démocratiques et ne porteraient-ils pas un faux nom. Que vaudraient-ils?

Et s'ils n'avaient qu'un sens politique restreint, sans prévoyance ou science sociale, d'un libéralisme creux et sonore, croyant avoir tout fait en donnant une liberté dont on peut quelquefois se servir sans mesure pour l'exploitation de ses semblables ou des plus faibles, seraient-ils assez forts contre l'inévitable tempête et pourraient-ils répondre du naufrage. Qui donc s'inquièterait beaucoup d'eux, et leur naufrage causerait-il bien des regrets et quelques désespoirs?

Leur organisation pour la résistance, avec la coopération des baïonnettes et de la police, suffirait-elle au maintien ou au respect de ce que l'on appelle communément l'ordre, et si un tel ordre pouvait se continuer dans les conditions de la souffrance croissante et de l'injustice augmentée, serait-ce pour bien des siècles, dans le silence complet et avec l'assentiment tacite du XXe siècle.

Car ce XXe siècle, beaucoup plus impérieux que les autres, pouvant être bien plus terrible que ceux qui l'ont précédé, est l'inévitable qui frappe à nos portes.

Et ce n'est pas seulement ici qu'il frappe, mais à côté, plus loin et partout, et de son droit de maître, avec le temps qui l'accompagne en qualité de serviteur et d'exécuteur. Inutile de résister, de mettre des verrous à ses portes, et de dire sur un ton de conservateur et de propriétaire, ayant des gardes en sa maison: On n'entre pas!

Cet ordre n'en serait pas un pour lui. Il entrerait en brisant vos portes.

XV

Nous voyons bien, par exemple, que les Etats-Unis d'un Nouveau Monde très fier, avec la liberté dans toutes les bouches, dans celles des *tramps* ou vagabonds comme dans celles des millionnaires et des favorisés, cherchent aujourd'hui la centralisation de leur *è pluribus unum* dans un parti qu'ils nomment assez singulièrement *républicain*, demandent la *protection* sous toutes les formes et peut-être bien pour les privilèges du million, et commencent à se familiariser très promptement et fort peu démocratiquement avec ce qu'on appelle le régime ou le système militaire. Ayant conservé peu de chose de la simplicité et des mœurs du temps de Washington et de Jefferson, qui furent vertueux, ils ont le goût des choses qui brillent et des uniformes éclatants qui distinguent. Ils possèdent des généraux assez nombreux et des colonels plus nombreux encore, mais également glorieux. Leurs capitaines sont innombrables. Ils augmentent tous les jours le nombre de leurs soldats, de leurs miliciens et de leurs défenseurs. L'armée permanente n'est plus une inconnue ou une ennemie pour eux, et pour se bien prouver qu'ils ont une histoire militaire dont les plus belles pages ne sont pas encore écrites, ils empruntent à la vieille Europe le coûteux système des honneurs, des récompenses et des pensions militaires. Puis, dans la pensée des législateurs, l'armée n'est pas seulement l'institution qui défend la patrie et fait triompher la doctrine Monroe, mais encore le maintien de l'ordre intérieur dans la lutte des classes. Car nous croyons, malgré toutes les phrases creuses et ronflantes de la politique, malgré la promiscuité des citoyens aux jours des saturnales électorales, que l'égalité des classes est bien plus apparente que réelle aux Etats-Unis. Cette égalité, un mensonge creusant son abîme de plus en plus entre les fils de la République, n'existe qu'aux *barbecues* du bœuf commun, du whiskey et d'un moment. Pullman n'y assiste pas, et ce n'est point là que la langue dorée de M. Depew prononce ses charmants discours arrosés de champagne. *Odi profanum vulgus*, et M. Depew connaît son Horace.

Mais, en admettant que tout cela puisse modifier ou changer les institutions et le gouvernement du pays et de la république, sans certainement améliorer les mœurs, est-ce que tout cela pourra résoudre les questions et les problèmes sociaux qui s'accumulent tous les jours sur nos têtes et dont le poids devient de plus en plus lourd, sans que le christianisme, cette admirable doctrine de résignation et d'obéissance, avec son espérance aux cieux que beaucoup ne voient plus, ait contre eux autre chose que l'adoucissement d'une charité qu'on trouve bien plus encore chez ceux de la résignation et de la souffrance que chez ceux de l'opulence et de la force?

Car le christianisme, né du martyre et du sacrifice, avec son consentement sublime au malheur qui vous frappe, avec son esprit qui ne se révolte point dans un sentiment d'envie et de jalousie, avec son obéissance des humbles aux puissants de ce monde, portant sa croix de peines et de douleurs à travers les générations humaines et se consolant aux grandeurs et aux gloires de l'au delà mystérieux, est une bien admirable doctrine, divine sans doute. Non seulement il a eu ses martyrs qui ont donné leur sang et qui sont connus, mais encore des millions d'inconnus qui ont pu passer à travers l'esclavage et les misères de ce monde sans se révolter et sans blasphémer. Tout le moyen âge, où la foi fut vive et naïve, n'a-t-il pas été une longue souffrance et comme le Calvaire de l'humanité, et pourquoi Luther et d'autres sont-ils venus parler brutalement aux peuples qui se taisaient, et qui demandaient bien peu sur cette terre d'afflictions humaines et dans cette vallée de larmes? Ce Luther lui-même, comme las de sa révolte, n'ayant point trouvé le bonheur dans la femme et la famille, désabusé de l'orgueil d'avoir lutté contre un Pape, disait en voyant les tombes silencieuses du cimetière de Worms: *Beati quia quiescunt!* Ce fut une si douce et si précieuse berceuse de douleurs au moyen âge que la langue latine; et quand ses paroles graves tombaient sur les morts dans une bénédiction suprême, les vivants et les croyants qui pleuraient se sentaient consolés.

Mais l'on croyait alors.

Et, c'était la croyance très simple et très vraie, sans le doute et sans la discussion, vivante dans la femme qui la communiquait à l'homme, et dont le mystère avait une grâce de plus et une puissance que la science elle-même ne possède pas. Car la science bornée ne franchit pas le mur ténébreux derrière lequel se trouve l'invisible. Et cette croyance, une foi assez fervente pour tous les miracles, d'autant plus admirable qu'elle ne demandait aucune de ses vertus à la raison, avait les ailes divines de la prière sur la terre vers l'immortalité dans les cieux. La vérité, la justice et la lumière étaient au-delà de cette vie, attendant ceux qui avaient souffert, qui avaient pleuré et qui avaient cru.

Mais dans notre siècle?

XVI

Est-ce sans raison qu'on l'a appelé le siècle du *positivisme*, et n'est-ce pas le nom dont il se glorifie lui-même?

Vous l'insulteriez presque en lui disant qu'il a beaucoup d'idéal dans l'esprit, beaucoup de sentiments dans le cœur, de l'amour qui n'ait rien de souverainement matériel et peu de science. Il serait indigné qu'on lui crût ses faiblesses et ses misères. Il est l'un de ceux qui sont forts. Il ne perd point son temps en choses frivoles, vaines, sentimentales, de peu ou de point d'utilité, *qui ne paient pas*, selon une de ses expressions positives. Sa poésie, devenue matière, n'a plus de rêves vagues, de chimères inutiles et d'imaginations folles. Les mots sans effets sont des strophes perdues ou des rimes à la lune, et l'art pour l'art est une sottise d'autrefois. La poésie n'est pas réelle ou pas créatrice sans l'application à la machine, et le génie créateur, digne de l'admiration ou du laurier, si le laurier signifie grand'chose aujourd'hui, n'est aucunement celui qui chante au dessus des foules, comme sur un sommet de lumière, dans une inspiration qui ressemble à une révélation, tout un splendide poème dans la langue harmonieuse qu'on appelait jadis la langue des immortels et des dieux. Au reste, celui-là, une espèce de fou à moitié prophétique, existe-t-il encore; et s'il est quelque part, ne vendant point à haut prix ses romans malsains et corrompteurs, sa littérature tombée, matérialisée et dont l'Académie elle-même ne veut pas, ne serait-ce point aux chemins de la misère et de la mendicité, vagabond de mauvaise mine et sans considération. Il pourrait bien aussi, aux temps et aux pays où le journalisme de la spéculation a ses millionnaires, être un des reptiles du journalisme à tout faire. Mais l'un des plus grands poètes de l'époque, sinon le premier, car son industrie lui a créé une merveilleuse fortune qui en fait l'égal et même le supérieur des rois, c'est peut-être l'archi-millionnaire qui, en mépris de la loi de Moïse, vend de la graisse à Chicago.

Et ceux là, ici et ailleurs, partout et selon la foi du siècle, sont également de grands poètes, c'est-à-dire de puissants créateurs, qui sont les gloires de la langue, de la bourse, du jeu commercial, de la spéculation, de l'agiotage, de tout ce qui appartient au monde de la finance, et de tout ce qui se pratique, en vertu du principe de liberté, dans l'exploitation générale du travail peu protégé par le capital souverain et législateur. Leurs *actions* ou leurs œuvres valent de l'or ou tout l'or de la terre, et ils sont les rois de l'époque. On peut même, si l'on veut, chanter librement leurs vertus, et la charité, disons-le pour être juste, n'est pas inconnue pour tous les heureux.

Si nous parlons ainsi, croyez-le bien, ce n'est point de nivelisme ou d'égalitarisme radical, et nous savons bien qu'il y aura toujours, malgré certaines doctrines triomphantes, une petite différence entre l'homme qui est honnête et celui qui devrait l'être. L'égalité absolue doit se réaliser, si elle se réalise, ailleurs que sur la terre, ou dans la terre. Et nul de nous, puisque c'est le dogme du siècle dans la complicité de la civilisation actuelle, n'a le droit de condamner plus particulièrement ceux-ci que ceux là pour une inégalité dont l'énormité doit cependant s'amoindrir dans une civilisation de justice mieux comprise et de réparation plus équitable.

Nous constatons simplement un état matériel et moral, jugeant peut être les choses, mais nous récusant devant les hommes.

Nous disons uniquement une croyance telle qu'elle est.

Qu'il y ait, au-dessous de notre matérialisme brillant pour ceux-ci et triste ou misérable pour ceux là, des souffrances dont on ne veut plus, des révoltes sombres, des aspirations mystérieuses, des espérances dans une foi meilleure et supérieure, comme aussi, dans ceux qui n'ont jamais désespéré et pour qui la justice est une nécessité sociale qui ne peut pas trahir la cause de l'humanité, la certitude presque absolue du mieux et du progrès dans l'épreuve, dans le travail, dans l'évolution, dans la transformation, dans la rectification de ce qui doit être rectifié, dans la justification de ce qui veut être justifié, voire même dans l'élimination ou la suppression de ce qu'une civilisation se glorifiant d'être chrétienne a le droit et le devoir d'éliminer ou de supprimer, cela est incontestable. Cela, du reste, est une partie mystérieuse et nécessaire de la vie et du mouvement.

Mais le caractère principal de notre époque, — époque laborieuse, à vrai dire,—n'en est pas moins le *positivisme*.

Où nous mènera-t-il?

J. GENTIL.

POSSIBILITE PRESIDENTIELLE—HENRY M TELLER.

Henri Moore Teller, du Colorado, qui récemment abandonnait le parti républicain à cause de ses idées comme partisan de l'Argent, est né à Granger, dans le comté d'Alleghany, N. Y., le 23 mars 1830. En 1858, il était domicilé dans le Colorado, et en 1876, il en devenait le représentant au Sénat des Etats-Unis. Le Président Arthur lui confia le ministère de l'Intérieur en 1882. Après-demain M. Teller jouera, sans doute, un rôle saillant à la Convention Démocratique.

Correspondance de "l'Abeille"

Nous disions vrai, l'autre jour, quand nous annoncions à nos lecteurs qu'il leur serait donné, sous peu, de lire quelque délicieuse poésie de notre éminent collègue, M. Maurice Lecomte.

En effet, M. Lecomte qui vient de se livrer à de sérieux travaux littéraires, prend un repos bien gagné dans quelque station balnéaire; et c'est de là que nous viennent les vers qu'on lira plus bas, tout imprégnés des molles tiédeurs de la mer.

Westhampton-Beach, 30 juin 1896.

Cher monsieur et collègue,

Le temps est splendide, le soleil presque perpendiculaire, à midi, et cependant, sur la plage, le thermomètre marque 68° Far. La mer est, dit-on, toujours un peu rude, ici, et cependant, les bains sont en grande faveur. Je me suis posté, ce matin, sur l'une des dunes de sables, qui suivent la mer et bordent le rivage à une distance de 50 mètres environ de la mer et j'ai le plaisir de vous adresser mon premier "Sonnet des Dunes".

Veuillez, cher monsieur et collègue, lui faire bon accueil et agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

MAURICE LECOMTE.

P. O. Westhampton-Beach.

Sonnets des Dunes.

LA MER.

Sur le sable doré, la mer mugit, immense,
Festonnant à mes pieds son ruban argenté,
Mon œil, à l'horizon, sur cette immensité
Cherche où le flot s'arrête, où le ciel bleu commence.

Mais rien, rien que le flot qui vient, avec démence
Et rage, se briser sur le roc édenté,
Que le bruit infini par l'écho répété
L'océan qui respire et la vague qui danse;

Rien que la mer profonde et ses rugissements,
Les flots broyant les flots dans des embrassements
Et dévorant la rive avec leurs dents d'écume!...

Alors, mon âme rêve un songe indéfini,
Tandis que, dans les cieux, brûle, perçant la brume,
Le soleil, œil de Dieu, veillant sur l'Infini.

MAURICE LECOMTE.

Westhampton Beach, juin 1896.

Singulière coïncidence.

Une libre-penseuse d'Andryes (Yonne) avait organisé, avec le concours d'une institutrice du même cru, le baptême civile de son enfant.

Rien ne fut négligé pour lui donner de l'éclat; le baptême devait se faire le jour de l'Ascension, qui était, par surcroît, jour de première communion dans la paroisse.

De nombreuses invitations avaient été lancées, et les toilettes voyantes se promettaient bien d'éclipser les blanches robes des premières communiantes.

"Il faut, disait-on, que le curé en crève.... ou qu'il en devienne fou."

Or, le jour de l'Ascension, ce n'est point le curé qui est devenu "fou," mais le père du pauvre petit: on a été forcé, quelques jours après, de l'enfermer à l'asile d'Auxerre.

Le baptême a été ajourné.

LA REINE ELISABETH DE ROUMANIE

(CARMEN SYLVA).

Au courant de ma vie errante, il m'est arrivé une fois de m'arrêter dans un château enchanté, chez une fée.

Le son lointain du cor dans les bois a le pouvoir de faire revivre pour moi les moindres souvenirs de ce séjour.

C'est que le château de la fée était situé au milieu d'une forêt profonde dans laquelle on entendait constamment des trompettes militaires au timbre grave se répondre comme de très loin. Ces sonneries étrangères, inconnues, avaient une mélancolie à part, dans la sonorité de l'air qu'on respirait là, l'air silencieux, vif et pur des cimes....

Je suis ainsi fait que la musique a pour moi une puissance évocatrice complète; des lambeaux de mélodie ont conservé, à travers le temps, le don de me rappeler mieux que toutes les images certains lieux de la terre, certaines figures qui ont traversé mon existence.

Donc, quand j'entends au loin des trompes sonner, je revois tout à coup, aussi nettement que si j'y étais encore, un boudoir royal (car la fée dont je parle est en même temps une reine), donnant par de hautes fenêtres gothiques sur un infini de sapins verts serrés les uns aux autres comme dans les forêts primitives.

Le boudoir, encombré de choses précieuses, est d'une magnificence un peu sombre, dans des teintes sans nom, des grenats atténués tournant au fauve, des ors obscurcis, des nuances de feu qui s'éteint, il y a des galeries comme de petits balcons intérieurs, il y a de grandes draperies lourdes masquant des recoins mystérieux dans des tourelles....Et la fée me réapparaît là, vêtue de blanc, avec un long voile; elle est assise devant un chevalet peint sur parchemin, d'un pinceau léger et facile, de merveilleuses enluminures archaïques où les ors dominent tout, à la manière byzantine: un travail de reine du temps passé, commencé depuis trois années, un missel sans prix, destiné à une cathédrale.

⁂

Le costume blanc de la fée est de forme orientale, tissé et lamé d'argent. Mais le visage qui s'encadre sous les plis transparents du voile a ce je ne sais quoi d'adouci, de nuageux qui n'appartient qu'aux races affinées du nord. Et pourtant, il règne dans tout l'ensemble une si parfaite harmonie, qu'on dirait ce costume inventé précisément pour la fée qui le porte.—Pour cette fée qui a écrit elle-même quelque part: "La toilette n'est pas une chose indifférente. Elle fait de vous un objet d'art animé, à condition que vous soyez la parure de votre parure."

Avec quels mots décrire les traits de cette Reine? Comme la chose est délicate et difficile: il semble que les expressions ordinaires, qu'on emploierait en parlant d'une autre, deviennent tout de suite irrévérencieuses, tant le respect s'impose tant qu'il s'agit d'elle. L'éternelle jeunesse est dans son sourire, elle est sur ses joues d'un inaltérable velouté rose, elle brille sur ses belles dents, claires comme de la porcelaine. Mais ces magnifiques cheveux, que l'on voit à travers le voile semé de paillettes argentées, sont presque blancs!.... "Les cheveux blancs, a-t-elle écrit dans ses *Pensées*, sont les pointes d'écume qui couvrent la mer après la tempête."

Et comment exprimer le charme unique de son regard, de ses yeux gris limpides, un peu enfoncés dans l'ombre sous le front large et pur: charme de suprême intelligence, charme d'infinie profondeur, de discrète et sympathique pénétration, de souffrance habituelle et d'immense pitié! Très changeante est l'expression de ce visage, bien que le sourire y soit presque à demeure. "—Cela fait partie de notre rôle à nous, me dit-elle un jour, de constamment sourire comme les idoles."—Mais ce sourire de reine a bien des nuances diverses; quelquefois c'est tout à coup de la gaieté fraîche, presque enfantine; très souvent c'est un sourire de mélancolie résignée, — par instants même, de tristesse sans bornes.

Des chagrins qui ont blanchi les cheveux de cette souveraine, il en est un que je sais,—que je puis mieux que personne comprendre,—et que je puis dire: au milieu d'un grand jardin d'une résidence royale, on m'a conduit par son ordre au tombeau d'une petite princesse qui lui ressemblait, qui avait hérité de ses traits et de son beau front large.

Sur le tombeau, j'ai lu ce passage de l'Evangile:

"Ne pleurez pas, elle n'est pas morte, elle dort."

Et, en effet, la petite statue couchée semble dormir paisiblement dans sa robe de marbre....

PIERRE LOTI.

LA FIN D'UNE MONDAINE.

Il est probable que nous ne serons pas longtemps à voir paraître, en roman-feuilleton les "Aventures" de cette grande dame authentique qui, après une jeunesse brillante et adulée, vient d'être étranglée misérablement dans le taudis d'usurière où elle enterrait sa vieillesse déchue et sordide. Les amateurs de "documents vécus" ont de quoi remplir la hotte de chiffonnier où ils puisent les éléments de leurs "drames éminemment parisiens." La reproduction du tableau désormais célèbre de Viennot, qui représente l'héroïne dans tout l'éclat de sa beauté et de son luxe, fera, sur les affiches, un pendant particulièrement réussi au croquis de l'affreuse sorcière loqueteuse et minable, qu'on voyait aller faire son marché, flanquée de ses chiens et couverte de toiles d'araignée.

On ne sait jamais qui l'on coudoie à Paris. Il faut que la baronne de Valley ait été assassinée pour qu'on apprenne ce qu'elle fut. Ses anciens adorateurs de la cour de Louis-Philippe, s'il en existe encore quelques-uns, auront été péniblement surpris des révélations que les journaux nous prodiguent depuis plusieurs jours. Est-ce bien l'idole qui figurait en bonne place dans le Tout-Paris de leur jeunesse? Celle qui est dépeinte dans un petit livre de 1839, intitulé *les Belles Femmes de Paris par des hommes de lettres et des hommes du monde?* Et en quels termes dithyrambiques: "Elle était belle; elle charmait également par les grâces de sa figure et de son esprit. Sa mère, une femme d'un esprit excellent et distingué, avait entouré son enfance de mille soins patients et infinis qui avaient produit les meilleurs résultats: elle était musicienne, elle dessinait d'une façon charmante: à quatorze ans, elle était déjà un poète distingué, et nous avons vu des pièces de vers écrites par Mlle Herminie, à cet âge, qui révèlent un talent déjà plein de force, délicat, cependant, et d'une grande fraîcheur." Souhaitons que l'homme de lettre ou l'homme du monde,—c'est plutôt un homme du monde, à en juger par ce style pommadé,—qui a écrit ce portrait flatteur, n'ait pas revu "Mlle Herminie" sous les espèces et apparences dont elle avait recouvert ses charmes depuis longtemps.

Ceux qui croient à l'influence de la littérature sur les mœurs trouvent ici une belle occasion de triompher. La baronne de Valley réalise évidemment le type féminin de Gobseck. Est-ce par suggestion? Elle avait lu Balzac, assurément, car, à l'époque où apparaissaient les grandes pages de la *Comédie humaine*, la baronne de Valley se jetait dans le mouvement littéraire. "C'est en 1839 qu'elle essaya de lancer une sorte de Revue féministe, sous ce titre un peu long: *Les Violettes*, album littéraire, journal artistique, rédigé par des femmes de lettres et des femmes du monde, sous la direction de Mme Emile Durand de Valley, née comtesse Herminie de Monbel. Littérature, beaux-arts, théâtres, modes." Le premier numéro est du 1er juin, le huitième et dernier du 4 juillet. Les femmes, il faut le supposer, n'étaient pas encore mûres pour l'émancipation. Elles restèrent sourdes pour la plupart à l'appel de la noble dame qui mettait les colonnes de son journal à leur disposition. Celles qui y répondirent ne brillèrent pas par l'originalité, bien que quelques-unes eussent choisi leurs sujets un peu loin. Voici, par exemple, une poésie qui serait plutôt d'actualité aujourd'hui: "Plaintes d'une jeune Malgache sous l'influence d'un mauvais ange." Recommandé à M. Laroche pour la prochaine soirée littéraire et artistique de la reine Ranavalo.) La courriériste de la mode joignait déjà, comme il convient, les aperçus moraux aux considérations esthétiques. Elle s'égaye sur les modes nouvelles "très changeantes.... changeantes comme l'amour, à ce que diront certains hommes qui croient faire de l'esprit en blâmant ce qu'ils n'ont plus le talent d'inspirer". Le trait n'est pas aimable pour les lions du romantisme, qui nous ont si longtemps rebattu les oreilles du bruit de leurs bonnes fortunes. Il paraît qu'ils n'étaient pas pas plus forts que nous autres, chétifs enfants de cette fin de siècle.

Tout ceci ne nous dit pas d'ailleurs pourquoi et comment la baronne de Valley s'est transformée en une prêteuse à la petite semaine, en relations avec un monde interlope dont elle devait être victime.

Des antécédents littéraires ne suffisent pas à expliquer une pareille perversion morale et intellectuelle,—si mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la "littératurite" et de ceux qui en sont atteints. Les chagrins de famille et les déceptions du cœur ne conduisent pas non plus, en général, à de telles extrémités. Mais il faut tenir compte de l'effet déprimant qu'exerce sur les coquettes qui ont été longtemps belles et courtisées l'arrivée de la vieillesse, des rides et des cheveux blancs. Il n'est pas rare de les voir, après quelques années d'une lutte inégale contre les outrages du temps, s'abandonner tout d'un coup, renoncer aux soins les plus élémentaires de leur corps en ruines et cacher sous une abjection systématique l'amertume de leurs regrets.

Et comme une passion fait généralement place à une autre, il arrive que l'ex-mondaine, désabusée des succès mondains, s'accroche à l'amour de l'argent, le seul qui lui reste. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a remarqué que l'avarice est une passion de la vieillesse. La crainte de manquer du nécessaire ou du superflu est d'autant plus vive chez l'homme qu'il semble avoir moins de temps à vivre. Le souci de l'avenir devient plus âpre, semble-t-il, à mesure que l'avenir se rétrécit. Est-ce une façon de tromper la préoccupation importune de la mort en exagérant la préoccupation vaine de s'assurer le pain du lendemain? De là peut-être ce besoin de trouver des placements rémunérateurs, fut-ce en marge de la loi, qui a conduit la baronne de Valley jusqu'aux pratiques dégradantes de l'usure. Ne voit-on pas, à chaque instant, des mendiants âgés, malades, au seuil du tombeau, traîner une existence lamentable et besogneuse à côté d'un magot caché dans leur paillasse! Ils meurent de faim pour être sûrs de ne manquer de rien plus tard. C'est que "plus tard" est un mot qu'on aime à se répéter, surtout lorsqu'on se sent des risques de ne pas aller loin. Entasser pour "plus tard" c'est en quelque sorte prendre ses dispositions pour durer jusqu'à une époque indéterminée, lointaine, sorte d'échéance indéfinie qu'on s'assigne à soi-même, et avant laquelle la mort ne devrait pas avoir le droit de vous prendre.

La baronne de Valley ne songeait pas à thésauriser, à l'époque où les longs espoirs ne lui étaient pas interdits. Elle gaspillait sa fortune comme sa jeunesse avec insouciance. Et, par une ironie singulière, c'est parce qu'elle est morte victime de sa passion de l'or, que la renommée a eu l'occasion de la faire revivre, l'espace de quelques jours, telle qu'elle fut autrefois, dans le cadre brillant de ses belles années. Elle était engloutie, disparue, oubliée à jamais dans les bas-fonds de l'océan parisien: grâce au crime dont elle meurt, elle aura eu sa notice nécrologique de grande dame romantique, et ses succès fanés auront été évoqués une dernière fois avant de tomber, pour n'en plus sortir, dans la nuit du tombeau.

---

rent. Il n'était plus celui qui pouvait procurer à la jeune femme l'insouciante et délicieuse existence des premiers temps. Il se sentait, malgré les effluves grisants de cette après-midi ensoleillée, l'être chétif que la souffrance lente et sourde abat lentement, de ses grands coups traîtres.

L'amitié virile de René l'avait un peu secoué de sa torpeur. Tout semblait devoir s'oublier dans le rire du soleil, dans le rire de Juliette, dans le rire de Jeanne. Mais voici qu'il avait fallu que ce malaise le reprit, impérieux et implacable, au retour!

Tous durent rentrer au plus tôt. Le chemin de fer les cahota lentement, à travers les plaines vertes, et les ramena vers Paris. Les bonnes paroles de René tombèrent à faux. Laurent ne riait plus.

Maintenant, sur la banquette, en face de cet homme à la carrure forte et à la santé certaine, il se sentait mesquin, petit, morose. Une pointe d'envie perça en lui vis-à-vis de René. A peine si, de tout le trajet, il lui répondit, et, de retour à la maison, il s'endormit tout de suite devant le feu, sans lui avoir, pour la première fois, serré la main....

II

Quand le médecin eut achevé de le consulter, Laurent l'attira dans un angle de la pièce, à l'endroit où il savait que les grands rideaux épais assourdiraient les paroles qu'ils allaient échanger.

—Docteur, lui dit il, depuis de longues années l'amitié nous unit, et, jusqu'ici, les services que vous m'avez rendus me sont un gage de votre confiance et de votre estime. Je vais réclamer de vous, avec la plus grande franchise, le jugement que vous portez sur mon état et le diagnostic que vous établissez sur ma maladie. Je vous conjure de ne rien me cacher de ce qui peut survenir, je vous supplie de trahir, pour une fois, le secret professionnel en faveur de ma femme et en celle de ma fille. Il importe, docteur, que je sois fixé exactement sur le temps qu'il me reste à vivre, afin, avant d'entrer dans la mort, de leur assurer, à toutes deux, une existence heureuse.

La voix de Laurent ne tremblait pas. Les paroles qu'il disait avaient à la fois la supplication de la fièvre et l'adjuration de la crainte. Avec angoisse, il se penchait vers le médecin, lui meurtrissait presque le bras, à force de le lui serrer fiévreusement.

L'homme de science le considérait avec surprise. Il savait la faiblesse des êtres devant la tombe et il était anéanti du courage et du sang-froid de celui-là qui venait au-devant du malheur, pour en éviter les tragiques conséquences. Aussi ce désir du malade lui parut il suprême. Un avenir de deux existences de femmes se trouvait, à cet instant, suspendu à l'arrêt qu'il allait prononcer.

Avec émotion, tout bas, à peine comme dans un souffle, il répondit:

—Votre héroïsme, mon ami, ne peut recevoir l'affront même d'un mensonge: puisqu'il le faut et que cela est impérieux, apprenez que si vous vivez trois mois encore, ce sera miracle....

—Merci, dit Laurent, en lui serrant singulièrement la main: c'est plus de temps qu'il n'en faut.

Ce secret des deux hommes devait rester enfoui dans le silence éternel des grands rideaux larges; la paix de la demeure ne s'en trouva pas troublée.

Laurent conduisit le docteur jusque sur le palier et, avec lui, échangea un sourire tel que le cœur le plus dur se fût brisé d'en surprendre la tristesse et d'en comprendre le renoncement.

Dès lors, un projet mystérieux le hanta avec une âpre insistance; ses nuits devinrent sans sommeil, ses jours sans repos, et le tourment de sa fin prochaine, ajouté à l'angoisse de sa souffrance, semblèrent l'avoir un instant abandonné, en présence de ce qu'il préparait et dont il ne souffla mot.

Le soir de ce jour décisif, René vint dîner comme il avait coutume, une fois par semaine. Laurent l'accueillit avec plus de bonté et avec meilleure grâce que d'habitude. Aussitôt, il l'accosta et lui fit des reproches amicaux.

—Il faudrait venir plus souvent, René, dit-il; Juliette s'ennuie beaucoup, toujours seule avec un vieux malade comme moi....

Une rougeur monta au front de René, que Laurent ne fut pas sans apercevoir ni sans comprendre. Le jeune homme se troubla. Etait-ce une allusion de mari soupçonneux que venait de lui adresser son ami?

Un grand silence se fit, qui dura jusqu'à l'arrivée de Juliette.

Le dîner fut charmant. Peu à peu René chassa toute mauvaise idée de son esprit, à voir la sérénité calme qui reprenait possession des traits de Laurent. Juliette, elle, était toute grâce, tout sourire, toute beauté. Ses yeux bleus s'avivaient d'éclairs veloutés; ses cheveux, que la lumière dorait de lueurs fauves, lui faisaient un nimbe léger. Sur sa face pâle, un sourire errait, comme une brise parmi des roses, et, dans ses gestes, pleins de délicatesse, d'exquis abandon se révélaient avec nonchalence.

René se perdit, silencieusement, dans la contemplation exquise de cette jeune femme. Un rêve de bonheur flotta devant sa vue. Il s'imaginait Juliette jeune fille; il l'aimait et lui parlait d'avenir.

Mais il releva la tête. Il sentait une attention peser sur lui. Laurent le considérait fixement.

Pourtant, comme c'était sans haine et sans tristesse, avec, seulement, de la bonté et de l'espoir, René ne se troubla plus.

III

Dès ce jour, les visites du jeune homme se firent plus nombreuses, plus assidues.

Maintenant, l'atroce maladie accablait presque continuellement Laurent. Tout le jour, Juliette restait près de lui, dévouée et attendrie, épiant le moindre de ses désir et s'efforçant de prévenir le moindre de ses caprices.

Quelquefois, ils se parlaient et, toujours, Laurent faisait retomber la conversation sur la petite Jeanne ou, parfois même, sur René.

Il répétait souvent, avec insistance et comme avec dessein:

—Jeanne sera une belle petite fille, plus tard, et son parrain René sera bon pour elle.

Vers le soir, il feignait une fatigue encore plus grande, à l'heure où il savait que son ami devait venir, et il suppliait doucement Juliette de l'aller rejoindre:

—Va, mon aimée, disait-il, cela t'égaiera un peu.... Vous viendrez me voir après dîner et nous causerons de l'avenir.... J'ai tant sommeil en ce moment.

Un instant il écoutait la jupe légère s'enfuir dans le corridor, avec un frou-frou soyeux, puis la langueur le courbait, et il tombait dans une réflexion pesante.

La fièvre le prenait.

Et, dans le grand silence, les plus petites pensées de son cerveau prenaient une envergure colossale.

Quelquefois, la petite Jeanne entrait sur la pointe du pied. Alors, le malheureux accablé se faisait tout de suite paternel et compatissant. Et, de longues minutes, ils causaient tous les deux comme de petits camarades.

—Vois-tu, Jeannette, un jour,—bientôt peut être, — je partirai pour un grand voyage, et tu resteras toute seule avec petite mère .... Moi, je ne serai plus là, à vos côtés, pour vous conseiller et pour vous guider. Ma petite Jeanne, il faudra beaucoup aimer ta maman, alors. Me le promets-tu d'avance?....

L'enfant ouvrait ses larges yeux d'azur où des curiosités craintives s'éveillaient comme des fleurs naissantes; une légère moue de mélancolie plissait ses lèvres roses. Elle passait au cou de son père ses petits bras frais. Et Laurent souffrait, car cela lui rappelait trop l'autre,—la mère,—dont les étreintes ne seraient plus pour lui, quelque jour....

—Petit père, j'aimerai toujours maman, répondit un soir la fillette, mais maman ne m'aimera peut-être plus, elle!....

Laurent se redressa sur son lit, épouvanté par les paroles que cette petite voix avait dites. Quelles raisons poussaient donc l'enfant à penser cela? quels indices son esprit avait-il découverts qui lui permettaient d'augurer une chose si inconcevable? Il fit un effort pour dissimuler le chagrin qu'il avait eu d'entendre ces mots, et il dit, en s'adoucissant:

—Chérie, peux-tu dire à petit père pourquoi maman ne t'aimerait pas toujours?

L'enfant hésita une seconde, ses grands yeux s'emplirent de pleurs, et en fondant en larmes, elle dit, d'une voix entrecoupée:

—Parce que maman aime trop parrain....

Au lieu d'un soubresaut amer qui eût contracté, à cette réponse, la face de tout autre que lui, ce fut seulement un grave sourire de satisfaction qui parut sur le visage douloureux du malade.

—Il faut les laisser s'aimer, mignonne, dit-il seulement d'une voix ineffable; quand je serai parti, ton parrain René, lui, restera avec vous....

Puis, avec un baiser:

—Va te recoucher, petite; il est si tard!

Mais, subitement, se ravisant:

—Non, reste; il faut que nous allions les voir....

IV

Et le malade, avec des efforts terribles, se vêtit tant bien que mal; sa respiration soufflait avec véhémence; il se couvrait frileusement, avec des gestes pénibles.

Du sang injectait ses yeux; il se passa un peu d'eau sur le visage pour rendre à sa physionomie le repos qui lui manquait.

Puis, quand il fut prêt, il prit Jeanne par la main, et marchant sur la pointe du pied, il lui commanda de l'imiter et de ne pas faire de bruit.

A la porte du salon, ils s'arrêtèrent. Derrière la cloison le silence seul planait. Que faisaient-ils donc?

Laurent poussa la porte. René et Juliette, assis près l'un de l'autre, se considéraient éperdument, avec de tendres regards où des promesses frémissantes s'allumaient.

Au bruit de la porte, ils tressaillirent, comme pris d'effroi.

Mais Laurent, simple et sublime:

—Aimez-vous, mes amis, dit-il; mais, je vous le demande en grâce, n'oubliez pas l'enfant!

Et, sous l'effort de tant de courage, devant son amour partagé et son foyer déjà à un autre, il chancela, les teintes de la mort au visage; aussitôt, René et Juliette se précipitèrent vers lui.

—Laurent, je serai son père, je te le jure! cria le jeune homme d'une voix brisée.

Mais, déjà, le malade ne semblait plus vivre: les trois mois du docteur étaient passés!

A l'exposition canine:

—C'est tout de même agréable d'avoir un chien comme ça, primé, médaillé, couronné.

—Oh! moi, j'en ai un qui a mieux fait son chemin; il est à l'Institut.......

—?.....

—Mais oui, à l'Institut Pasteur!

Un jeune homme se présente dans un journal douteux où pointe de temps à autre une affaire de chantage et sollicite un emploi de correcteur.

—Etes-vous bien au courant du travail? lui demande-t on.

—Oh! certainement.... Je suis resté jusqu'à l'âge de vingt ans dans une maison de correction!

En voyant au cirque la jolie femme qui se livre à de si étranges désarticulations que son corps enroulé sur lui-même forme comme un anneau:

—Tiens, dit un spectateur, elle fait un nœud.

—C'est sans doute, fait observer M. Prudhomme, parce qu'elle a à se rappeler quelque chose.